

Festival « Sa m'aim » 2012

Enquêtes de la « Tribune des Tréteaux »

Le fait divers nourrit le « polar » et les scénarii des séries télévisées ; le cinéma en fait ses choux gras. Est-ce pour autant une simple distraction de l'esprit ? L'arrière-plan social et psychologique y est parfois terriblement mouvant et inquiétant : il révèle des abîmes de perversion sous des apparences bien trompeuses...

La compagnie « A quoi tu joues ? » adapte à la scène le roman policier « J'aime pas les types qui couchent avec maman », selon une mise en scène de Solange Vatel.

Pièce en apparence menée comme une enquête de routine : une adolescente sans histoire disparaît, la mère signale le fait et les interrogatoires se succèdent pour comprendre ce qui est probablement une fugue mais aussi pour faire surgir d'éventuelles responsabilités et un profil de la jeune fille.

Un espace est délimité par un cercle de lumière et l'on voit se succéder au commissariat la génitrice éplorée, Léone la patronne du bistrot où se réfugie la jeune Bénédicte, Rosy l'amie intime de la petite, qui vit sa majorité en toute liberté, Laura qui possède un hôtel de rencontres à Deauville. Chacune de ces femmes a un passé de dysfonctionnement : abandon éducatif (« Béné » est autonome et livrée à elle-même par les « excursions » amoureuses de sa mère), prison (Léone est une ancienne taularde), moralité douteuse (Laura organise visiblement des rencontres libertines, on peut penser à des parties fines). Rosy a étrangement les clés de l'appartement familial : on apprendra qu'elle a participé à une mise en scène scabreuse.

La lumière détermine lieux et moments, dans un avant-après très circonscrit ; elle est aussi une métaphore de l'éclairage que l'on veut porter sur la pensée adolescente : dans des monologues agressivement douloureux, on comprend la marche de Bénédicte dans son calvaire mental et sa plongée dans la haine. D'où le titre, qui est aussi un leitmotiv dans le propos de la pièce. Elève brillante, dessinatrice au talent précoce, elle filme : elle est le juge d'un

monde adulte qu'elle abhorre, double d'Electre qui vit dans le souvenir vivant d'un père mort trop tôt ; elle espionne les ébats de sa mère et dans un soliloque écoeuré, décrit le pubis épilé de sa mère, cette mère qui n'est pas une maman, mais une gourgandine nymphomane, accrochée à son plaisir, détachée de sa maternité qui lui rappelle un homme mal aimant. Le spectateur découvre peu à peu chez Bénédicte un ressassement pervers : elle garde comme des reliques quelques souvenirs d'un père idolâtré et, surtout, elle entretient avec le mort un dialogue qui nie le deuil.

Et un troisième espace, central, se dessine sur la scène : la lumière est braquée sur une pierre tombale, l'adolescente va au cimetière comme on va à un rendez-vous amoureux. Complexe d'Electre, pendant de l'amour œdipien, qui transfigure le père alcoolique et jaloux, lequel s'est suicidé de douleur, abandonnant au monde l'enfant qui le chérissait. Et la jeune fille retourne contre sa mère et les hommes qui partagent des fragments de la vie maternelle et font irruption dans le sanctuaire paternel ce qui a été, en vérité, une trahison et un reniement : rien dans la « lettre d'adieu » laissée à sa femme ne fait allusion à la fillette qui est née de leur couple.

L'ambiguïté ne cesse de se démultiplier : la mère est déchirée par la culpabilité, elle qui a fait de sa réussite personnelle et de la séduction ses armes pour affronter la vie. Laura est-elle une amie ou profite-t-elle du désarroi de cette femme à la dérive et qui se ment ? Qui est réellement chaque personnage de la pièce ? Et qui est ce policier qui tombe amoureux de la femme en pleurs, un enquêteur ou un prédateur caché ?

Bénédicte qui renie sa féminité (« je n'aime pas être une fille regardée par les hommes »), toujours en survêtement noir, avec un bonnet qui en fait un être asexué, n'est-elle pas en train d'éprouver un trouble désir pour Rosy, prise au piège d'une sexualité naissante qui ne s'avoue pas encore ?

Elle est cinéaste de l'intimité, se filmant elle-même en train de grimacer, de s'enlaidir à l'extrême, se barbouillant d'une sorte de liqueur épaisse qui ressemble à du sang : jouissance dévoratrice de cet élixir de vie et de mort, extase dégustative qui dérange ; on a déjà vu ce procédé chez Ingmar Bergman dans une scène de son magnifique « Cris et Chuchotements ». Justement,

Bénédicte crie son désespoir haineux et chuchote sa passion filiale pour un père mythifié.

Deux vidéos ponctuent cette lente approche de la monstruosité de l'Autre, des séquences sur-expressives qui nous entraînent dans la spirale du meurtre sans cause.

L'Homme est-il un loup pour l'Homme ? Ici, l'être humain se venge de ce qui n'est pas, *a priori*, justicier pour rien, porté par une haine déchirante qui débouche sur la violence sans remords.

La pièce est donc bien plus complexe qu'il n'y paraît, c'est un « polar » psychologique, qui renvoie aux enfants soldats enrôlés dans des guerres où leur rage douloureuse s'assouvit par une barbarie sans nom, c'est une analyse de la satisfaction orgasmique que certains découvrent dans le meurtre.

De quoi l'individu ordinaire peut-il se rendre capable sans se sentir coupable ? Jusqu'où va-t-il porter sa propre explosion mentale, son délabrement affectif, sa propre détestation ? Nous sommes les spectateurs d'une pièce à double tranchant qui joue sur la bipolarité des fonctionnements psychiques.

Et l'on aurait aimé que, pour cette représentation, la lumière soit, depuis la régie, comme un projecteur rythmant rapidement l'enchaînement des tableaux qui s'intercalent comme un crescendo et s'articulent vers une akmè déroutante. Il est si difficile de jouer quand, à la dernière minute, un partenaire fait défaut et qu'on doit, comme des funambules, s'adapter à la corde raide de l'improvisation !

Nous connaissons bien cette compagnie : mise en scène précise, comédiens justes et fins, spectacle qui déboussole, la qualité est toujours au rendez-vous !

Et ils ont su s'adapter en professionnels aux aléas d'une technique défailante ! Et ils ont joué, certes sur un mode mineur, mais le talent est là ! Que souhaiter, sinon les revoir dans des circonstances favorables où ils pourront démontrer leur passion du théâtre dans l'incarnation passionnée de leurs personnages ?

Bravo à tous pour votre courage et votre présence scénique !

Et à bientôt, pour une autre représentation de cette pièce dérangeante !
Notre impatience de spectateur est à la hauteur de l'estime que nous vous portons.

J.